**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** - (1994)

**Heft:** 2

**Artikel:** La population de Philippes et ses origines à la lumière des inscriptions

**Autor:** Motta, François

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-870536

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 04.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# LA POPULATION DE PHILIPPES ET SES ORIGINES À LA LUMIÈRE DES INSCRIPTIONS

Tout à l'est de la Macédoine, la ville et le territoire de Philippes ont livré une importante moisson épigraphique: 1300 inscriptions font connaître la population de la colonie romaine. On y distingue un noyau de notables, de souche purement italienne: attachés à leurs privilèges, leurs traditions et leur langue, ils sont les descendants des colons du Ier siècle av. J.-C., civils dépossédés de leurs terres ou vétérans des légions. Autour d'eux gravitent de nouveaux colons, installés aux deux siècles suivants, de nombreux affranchis et une forte population pérégrine, où se mêlent des éléments grecs et une majorité de Thraces autochtones, plus sensibles à la romanisation mais trahis par leurs habitudes onomastiques.

La Suisse et l'Université de Lausanne ont noué depuis longtemps des liens étroits avec la ville antique de Philippes, à l'est de la Macédoine. De 1927 à 1935, Paul Collart, alors membre étranger de l'Ecole française d'Athènes, participe aux fouilles du site ; il tire de ses travaux une thèse sur l'histoire de la ville depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine[1]. Dans cet ouvrage, qui fait autorité, il ne peut intégrer l'ensemble des inscriptions qu'il a trouvées ; beaucoup restent inédites. En 1979, une équipe d'épigraphistes de l'Université de Lausanne, placée sous la direction de Pierre Ducrey, reprend le chemin de Philippes. Sous l'égide de l'Ecole française d'archéologie et avec la bienveillante autorisation de Service archéologique grec, elle entreprend de recueillir les inscriptions de la cité et de son territoire. Ce projet, étalé sur 3 ans et financé par le Fonds national suisse de la Recherche scientifique, ouvre d'intéressantes perspectives : les inscriptions retrouvées révèlent une population variée, où les colons romains, leurs esclaves et leurs affranchis se mêlent aux descendants des anciens occupants de la région, autochtones thraces et habitants de *Φίλιπποι*, colonie thasienne refondée en 356 avant J.-C. par le roi Philippe II de Macédoine.

A la veille des ultimes vérifications — qui ne sauraient apporter au tableau général que de légères retouches —, le Corpus épigraphique

1. P. COLLART, *Philippes, ville de Macédoine*, Paris, 1937.

de Philippes et de son territoire rassemble 1300 inscriptions : 1028 (79%) sont rédigées en latin et 265 (20%) en grec, le reste étant composé de fragments dont la langue n'est pas identifiable, de bilingues et de 4 textes latins écrits en alphabet grec.

Ces chiffres permettent d'apprécier d'emblée la forte pénétration du latin, consécutive à la fondation d'une colonie romaine sur une terre dont l'épigraphie était traditionnellement grecque. Pour mieux cerner l'espace restreint occupé dès lors par la langue hellénique, il conviendrait en outre de retrancher du Corpus les documents antérieurs à la bataille de Philippes, soit une trentaine d'inscriptions. La comparaison avec ce qu'on peut observer dans la capitale de la province romaine de Macédoine est significative. Bien que les porteurs des *tria nomina* y soient très nombreux, Thessalonique, *civitas libera*, n'a produit qu'un nombre insignifiant de documents rédigés en latin : 33 seulement des 1020 inscriptions recensées par Edson au tome X des *IG*.

Il faut ajouter que la présence de la latinité à Philippes n'a rien de superficiel. A étudier la répartition des inscriptions grecques et latines sur l'*ager Philippensis*, on s'aperçoit que les zones rurales présentent un pourcentage de textes grecs encore plus faible que la ville elle-même : 13,9% dans la plaine de Philippes contre 19,2% dans le centre urbain. Même des régions aussi excentriques que la plaine de Drama et le vallon de Proussotchani, au voisinage des montagnes thraces, sont plus pauvres que la ville en épigraphie grecque (18,6%). Deux régions périphériques conservent néanmoins à l'hellénisme une place égale ou supérieure à la latinité : les flancs du mont Pangée (47,8%) et le littoral égéen, autour de Kavalla / Néapolis (59%).

L'analyse du corpus onomastique conduit à la même conclusion : si les porteurs de noms helléniques ou indigènes[2] (*cognomen* ou *unum nomen*) se servent du grec dans une proportion de 47,6%, sans qu'il y ait de différence sensible entre les deux groupes, les porteurs de noms latins n'utilisent la langue grecque que dans 8% des cas.

La profonde empreinte de la latinité à Philippes trouve son explication dans l'origine des colons qui vinrent s'y installer. L'analyse des gentilices, pour peu qu'elle renonce à s'arrêter sur les noms trop largement répandus dans l'Empire, révèle un peuplement où prédominent les Italiens.

---

2. Dans une définition qui se doit d'être provisoire, nous appelons noms indigènes les anthroponymes d'origine ni grecque ni latine qui se rencontrent exclusivement (exception faite des phénomènes de diaspora) dans une aire géographique recouvrant la Bulgarie, la Turquie d'Europe, la Macédoine ex-yougoslave, la Macédoine et la Thrace grecques. Nos recherches futures viseront à dégager une définition plus satisfaisante, plus ethno-linguistique que géographique. Sur la com-

*1. Les colons italiens*

Du sud de la Péninsule, sur son versant adriatique (entre Calabre et Samnium), proviennent les Figilii, les Pacilii, les Vellaei et les Glitii, alors que du Samnium proprement dit sont originaires les Abellii, les Obellii et les Ofil(l)ii. Les Vesonii, dont on trouve trace en Campanie comme dans le Samnium, ont accompagné à Philippes d'autres Campaniens, les Percennii et les Tarquinii, de lointaine ascendance étrusque, les Maecii et les Eprii. Plusieurs familles du Latium ont aussi fait souche en Macédoine : les Acculeii d'Aricie, cité dont étaient peut-être aussi originaires les Avonii ; les Agileii de Lanuvium ; les Varinii, fort en vue à Philippes, venus, semble-t-il, de Préneste ou des villes voisines.

Du pays volsque au Picenum et à l'Ombrie méridionale, vallées et bassins des Apennins ont fourni à la colonie de nombreux habitants : les Rufrii, les Satrii, peut-être aussi les Refidii et les Serrani ; l'un des personnages les plus authentiquement italiens de la colonie, l'*archimimus latinus* T. Uttiedius Venerianus, porte un gentilice marqué d'un suffixe très caractéristique de l'Apennin central, comme l'a montré la publication des inscriptions du pays marse[3]. Ajoutons les Uttedii et les Betuedii, *gens* qui fut absorbée par l'une des familles les plus nombreuses de Philippes, les Marronii. Ces derniers ne dérivaient pas leur nom, comme on pourrait le croire, de la cité de Maronée, sur la côte thrace de la mer Egée. La gémination du *r* met en garde contre cette interprétation, contredite par la présence à Philippes d'une affranchie de souche apparemment grecque nommée Maronis[4]. Pour cette *gens* aussi, l'origine italienne est probable[5].

---

plexité des problèmes posés par la richesse et la variété de l'onomastique indigène en Macédoine orientale, on se reportera à la stimulante mise au point de F. PAPAZOGLOU, «Structures ethniques et sociales dans les Balkans», in *Actes du VII^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine* (Constantza, 1977), Bucarest/Paris, 1979, p. 153 ss.

3. *CIL* III 7343 (= 6113); C. LETTA, S. D'AMATO, *Epigrafia della regione dei Marsi*, Milano, 1975.

4. Ph. PETSAS, «*Λατινικαὶ ἐπιγραφαὶ ἐκ Θεσσαλονίκης*», *Archaiologikè Ephèmeris*, 1950-1951, p. 68, n° 11. Cf. Stéphane de Byzance s. v. *Μαρώνεια· τὸ ἐθνικὸν Μαρωνείτης καὶ θηλυκῶς διὰ τοῦ ι, καὶ Μαρωνὶς ἀπὸ τῆς Μάρωνος γενικῆς*.

5. Gentilices parallèles: Marracius, Marrinius, Marrius, Marrutius; cf. Marrucini; Marruvium (Silius Italicus, *Punica* 8, 505: *Marruvium veteris celebratur nomine Marri*).

Plus au nord, l'Ombrie a envoyé à Philippes les Curretii et les Varonii et, avec l'Etrurie voisine, les Aconii. Les noms d'origine étrusque sont parmi les mieux représentés à Philippes. Au Pisan Sextus Volcasius, vétéran de la XXVIII^e^ légion, l'un des premiers colons à s'être établi à Philippes[6], se sont ajoutés d'autres ressortissants de la même région, voire de la même ville, comme les Rasinii et les Scandilii ; étrusques également les Caecinae (de Volaterrae) et les Insummenii, appartenant à une *gens* mal connue qui a donné un *duumvir* à la colonie.

La Cisalpine enfin fut la terre d'origine de plusieurs familles philippiennes, les Veneteii, les Trosii, les Vatrii ; d'Aquilée et de sa région sont sans doute venus les Galgestes et les Lavii ; plus problématique est l'identification aux Attiarii de cette ville des Atiarii de Philippes ; les Burreni enfin, que leur dignité et leur richesse mettent au sommet de la hiérarchie philippienne, ne sont connus, en dehors de Rome, qu'à Modène[7], ville dont Antoine dépouilla les habitants pour récompenser les vainqueurs de 42 avant J.-C. Peut-être certains d'entre eux vinrent-ils s'établir à Philippes dans la colonie fondée près du site de la célèbre bataille.

Italienne, la colonie de Macédoine l'est aussi si l'on examine les *cognomina* portés par ses citoyens. Apulus, Italia, Romanus, Sabinus/-a sont autant de surnoms tirés d'ethniques de la Péninsule. Mais il n'en est aucun qui soit aussi localisé qu'Auruncinus/-a, porté dans les *gentes* Julia et Maecia de Philippes. C'est du pays des Aurunci, entre le Liris et le Volturnus, qu'est issue Maecia Auruncina Calaviana[8], dont le second surnom renvoie à l'une des familles les plus distinguées de Capoue, la cité campanienne voisine. S'ils donnent rarement l'occasion de remonter aux sources d'une famille philippienne avec une telle précision, d'autres surnoms viennent néanmoins marquer encore l'italianité de la population par leur caractère latin et leur rareté[9]: Asprianus et Asprilla, formés sur Asper, Aulianus, Corbulo, Delicatus, Juvenca, Macrianus, Messala, Rasinianus, Scaevinus, Sermo, Silianus, Specula, Vopiscus.

---

6. Collart, *Philippes,* p. 233 ss.

7. *CIL* VI 37184a; on connaît en outre à Rome, à Interamna Nahars et en Afrique des Burrenii dont l'origine est difficile à déterminer.

8. *Bulletin de Correspondance Hellénique (BCH)*, 57 (1933), p. 360, n° 21.

9. Moins de 13 attestations selon les dépouillements de I. KAJANTO, *The Latin cognomina*, Helsinki, 1965. Nous avons inclus Messala, parce que le *cognomen* est très rare en dehors des familles sénatoriales, et Corbulo, absent du corpus de Kajanto.

## 2. *Colons vétérans et colons civils*

Le fait que tant d'Italiens soient venus se fixer à Philippes découle des circonstances historiques qui ont présidé à la fondation de la colonie. On sait que celle-ci fut «déduite» en deux temps, d'abord par Antoine peu après la bataille de 42 avant J.-C., puis par Octave, après Actium. Sa création permit au triumvir puis au *princeps* de reclasser légionnaires et autres soldats dont les guerres civiles avaient exagérément enflé le nombre. C'est ainsi que s'installèrent à Philippes de nombreux vétérans. Parmi eux, des auxiliaires qui avaient reçu des triumvirs le droit de cité ; c'est alors que feront souche en Macédoine les M. Antonii ou tel C. Julius. L'élément militaire, présent dès la naissance de la nouvelle colonie, restera par la suite l'une des composantes principales de sa population. Jusqu'à la fin du III^e^ siècle après J.-C., Philippes continuera à fournir aux légions et aux cohortes prétoriennes de nombreux soldats et officiers. Ceci peut expliquer pourquoi l'onomastique de la cité macédonienne est si riche en *cognomina* connotant les vertus guerrières. Car, si les 18 surnoms les plus fréquents dans l'Empire[10] sont tous représentés au moins 4 fois dans l'*ager Philippensis*, c'est un *cognomen* plus rare, Valens, qui occupe le premier rang, avec une cinquantaine d'attestations. Il appartient en propre à l'onomastique des soldats, comme celui qui l'accompagne au troisième rang, Firmus (23 attestations avec ses dérivés).

Les vétérans qui peuplèrent Philippes dans les dernières décennies du I^er^ siècle avant notre ère étaient pour la plupart des Italiens, enrôlés dans les légions qui participèrent aux guerres civiles. De tous ceux qui reçurent des terres à cette époque, ils ne furent pas les mieux lotis. Le gros des légions fut en effet établi sur sol italien ; les partisans de l'ennemi public du moment firent les frais de l'opération. «Octave, écrit Dion Cassius, déporta les populations d'Italie qui avaient embrassé le parti d'Antoine afin de récompenser les soldats en leur donnant leurs villes et leurs terres ; à la plupart il offrit en contrepartie Dyrrachium, Philippes et d'autres sites à coloniser[11].» La notice est précieuse, qui nous apprend qu'un second groupe d'Italiens, des civils, s'est ajouté aux vétérans. Installée souvent contre son gré en Macédoine, la population italienne de Philippes aura constamment le souci de marquer son identité en conservant sa langue, ses coutumes et ses cultes. Jusqu'au nivellement introduit par l'édit de Caracalla, les colons italiens conser-

---

10. Selon la liste dressée par Kajanto, *ibid.*, p. 29-30.
11. Dion Cassius 51, 4, 6.

veront jalousement leurs privilèges, en particulier l'accès aux magistratures municipales. Il suffit de parcourir la liste des notables de la colonie[12] pour saisir le caractère éminemment conservateur et exclusif de l'aristocratie philippienne. Tout au plus, çà et là, par le biais de la cooptation décurionale ou de la collation des *ornamenta decurionatus*, l'*album* municipal s'enrichit des noms d'un ou deux *homines novi* de souche non italienne, tel ce T. Flavius Alexander, sans doute un Macédonien dont la famille reçut le droit de cité d'un empereur flavien[13].

Cet exemple, étayé par d'autres, montre que la romanisation de Philippes ne s'est pas arrêtée à l'issue de la double *deductio* coloniale du 3e quart du Ier siècle avant J.-C. Plusieurs C. Julii et Ti. Julii attestent que la colonisation s'est poursuivie sous les règnes d'Auguste et de Tibère. L'époque de Claude marque une étape importante dans le développement de la colonie. Treize inscriptions mentionnent en effet des Claudii, presque tous porteurs du prénom Tiberius. Il faut certainement mettre en relation ce regain d'activité avec la réduction de la Thrace en province romaine. Des vétérans, de ceux sans doute qui avaient participé aux opérations militaires au delà du Rhodope, furent installés à la périphérie de l'*ager Philippensis*, soit dans le vallon de Proussotchani, soit dans la plaine de Serres[14]. Il est aussi possible que des Philippiens aient pris part à la fondation de la colonie d'Apri, cité thrace qui fut inscrite dans la même tribu que la cité de Macédoine[15]. Sous les Flaviens, la colonisation fit de nouveaux progrès avec l'installation des T. Flavii, famille apparemment d'origine macédonienne, dans la région de Drama-Doxato. De Trajan à Caracalla continuèrent à se fixer à Philippes des vétérans, parmi lesquels on distingue beaucoup de prétoriens : quelques rares Ulpii, un P. Aelius, un T. (?) Aelius

---

12. Collart, *Philippes*, p. 262 ss., qu'on complètera à l'aide de Petsas, «*Λατινικαὶ ἐπιγραφαί*», passim, et L. Banti, «Iscrizioni di Filippi copiate da Ciriaco Anconitano nel codice Vaticano latino 10672», *Annuario della Scuola archeologica di Atene*, n. s. 1-2 (1939-1940), p. 213 ss.

13. *BCH*, 47 (1923), p. 71, n° 26.

14. Traces des Claudii dans le vallon de Proussotchani: *BCH*, 47 (1923), p. 62, n° 20 (aux lignes 4 à 6, on restituera: *et Cla*[*udiae* ...] / *an*(*norum*) [...] / *et Ti. C*[*laudio* ...]; *Journal of Roman Studies*, 60 (1970), p. 142 ss. (stèle du *captor Decebali*, Ti. Claudius Maximus). Dans la plaine à l'est de Serres: *CIL* III 14206[4] (bornage entre la colonie de Philippes et le domaine de Claudius Artemidorus).

15. Sur les relations entre Philippes et Apri, voir *CIL* III 386, 2-7: *C. Antonio / M. f. Volt. Rufo / flamini divi Aug. / col. Cl. Aprensis et / col. Iul. Philippens. / eorundem et princip.* C. Antonius était certainement originaire de Philippes (cf. Collart, *Philippes*, p. 290).

et une pléiade de M. Aurelii constituent les repères des derniers mouvements de colonisation. Avec la promulgation de l'édit de Caracalla, de nombreux pérégrins, facilement repérables à leurs surnoms grecs ou indigènes, bénéficièrent de l'extension de la *civitas* à l'ensemble des ingénus. Le fait que leurs noms apparaissent le plus souvent sur des inscriptions gravées en grec souligne dès ce moment le ralentissement sinon l'arrêt du processus de romanisation.

### *3. Les affranchis*

La population de langue grecque, même au temps de la plus forte «latinisation» de la colonie, n'a jamais été en nombre négligeable. Le caractère éminemment agricole du territoire de Philippes et la présence d'une aristocratie foncière impliquaient une importante population servile, dont l'existence est attestée par plusieurs inscriptions[16]. En corollaire, il est manifeste que les grandes familles de la colonie ont produit beaucoup d'affranchis. Leur présence massive se dessine en filigrane du corpus onomastique : importance des *cognomina* théophores (pratiquement absents chez les notables), omniprésence des anthroponymes passe-partout, dans leur version grecque comme dans leur traduction latine (par exemple : Eutyches/-ia/-us 12 attestations ; Felix 10 ; Fortunatus 11 ; Faustus 9, etc.), abondance des surnoms grecs. Pour cette dernière catégorie, on objectera que rien n'empêchait d'authentiques Romains de porter un nom grec. Il nous paraît cependant significatif que, sur 190 citoyens romains identifiables soit à la mention de la tribu, soit au *cursus* suivi, moins de 10% portent de tels surnoms. Ce fait témoigne de la nette bipartition de la population en citoyens de plein droit, romanisés en profondeur, d'un côté, en pérégrins et affranchis de l'autre. Les caprices de la mode onomastique — nous citerons l'exemple fleuri de C. Vibius Daphnus, fils du *duumvir* C. Vibius Florus[17] — ne sauraient infirmer l'existence de cette ligne de démarcation. Les affranchis des grandes familles, tous porteurs de gentilices distingués, ont donc constitué une part importante de la population de la colonie, sans qu'il soit malheureusement possible d'en évaluer l'exacte proportion.

---

16. Collart, *Philippes*, p. 289 et n. 4.
17. *CIL* III 659.

*4. Les pérégrins : la population autochtone*

On est moins embarrassé lorsqu'il s'agit d'appréhender la place occupée à Philippes par les pérégrins. Des 1480 personnes dont on peut saisir le statut onomastique (sur 1731 individus identifiables), 1032 sont pourvues d'un gentilice ; 428 entrent dans le système onomastique pérégrin du nom individuel, en principe accompagné du patronyme. La proportion des porteurs de gentilices, citoyens et affranchis, s'élève donc à 70%, celle des pérégrins à 29%, le pour-cent restant représentant les esclaves. L'importance de l'élément pérégrin mérite qu'on s'y arrête un instant.

Qui sont les pérégrins de Philippes ? 248 d'entre eux (58%) portent un nom indigène[18], 150 un nom grec (35%), 26 un nom latin ; 4 sont inclassables.

On remarquera d'emblée que la population indigène paraît plus réceptive à la romanisation que la population de langue hellénique. Alors que 126 porteurs de noms indigènes se servent du latin comme langage épigraphique contre 122 du grec, seuls 19 porteurs de noms grecs utilisent le latin contre 131 le grec. Ces chiffres montrent clairement que le latin a profondément imprégné le milieu indigène et y manifestent une romanisation plus poussée. L'étude de quelques cas concrets permet de mettre en lumière le phénomène. Grâce aux travaux d'éminents thracologues, en particulier à la convaincante synthèse de Beševliev[19], on connaît les divers processus de romanisation de l'onomastique indigène : adoption de noms théophores, transformation du *signum* (sobriquet) en *nomen* ou *cognomen*, latinisation des noms indigènes. L'étude du trésor anthroponymique de Philippes, dans lequel Beševliev avait déjà eu l'occasion de puiser mainte information, permet aujourd'hui d'apporter aux conclusions du savant bulgare quelques corrections de détail et d'ajouter un certain nombre d'observations dont nous ne donnerons ici qu'une sélection.

Contrairement à la Thrace intérieure, la région de Philippes est relativement riche en noms théophores d'origine latine (Martialis, Mercurialis/-inus, Saturninus, Veneria/-ianus). Beaucoup ont sans doute été portés par des indigènes, obéissant à une coutume qui plonge ses racines dans la tradition onomastique locale[20]. Nous retiendrons de cet usage l'exemple éclairant de P. Veneteius Heronianus et de son fils

---

18. Voir supra n. 2.
19. V. BEŠEVLIEV, *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thrakern*, Amsterdam, 1970.
20. Papazoglou, «Structures ethniques», p. 166.

P. Veneteius Phoebus *qui et Heronianus*[21]; surnom du père et sobriquet du fils ne sont autre chose qu'une dénomination latine obtenue par dérivation du nom *Ἥρων* qui désignait une divinité locale, adorée en particulier au sanctuaire de Kipia au sud du mont Pangée, le «héros Avlôneitès[22]».

L'usage du sobriquet est assez fréquent sur le territoire de Philippes. Employé soit pour rappeler, comme dans l'exemple ci-dessus, une attache avec le milieu autochtone, soit au contraire pour romaniser une onomastique indigène trop riche en homonymes[23], le *signum* paraît désigner des individus d'origine locale. Ceci n'est guère évident pour une Taginia Quarta *quae et Polla* ou une Cornelia Longa *quae et Secundilla*[24]. Une analyse plus fouillée fait cependant ressortir les liens qui unissent des noms aussi banals au milieu indigène. On les trouve en effet usités dans le système onomastique pérégrin[25], ou ils apparaissent dans un contexte épigraphique manifestement autochtone[26], ou enfin ils présentent d'évidentes affinités phonétiques avec des noms attestés comme indigènes. Secundilla semble ainsi le développement latin du nom féminin indigène Secus, bien connu dans la région de Philippes[27], alors que Polla est à rapprocher du nom du roi odomante dont Thucydide[28] nous a transmis la version hellénisée, *Πολλῆς*, et du nom épichorique Polula, dérivé de *Polus à l'aide du suffixe *-la*, sur lequel nous reviendrons. Latins sous leurs apparences extérieures, les noms Polla et Secundilla ne sont donc que d'habiles camouflages.

Depuis longtemps mise en évidence par la science onomastique, la latinisation des noms thraces par addition de suffixes ou par substitution d'un nom de sens identique ou de sonorité voisine a trouvé dans la colonie romaine de Philippes un champ d'expansion très fertile. Aux

---

21. *BCH*, 55 (1931), p. 203 ss., n° 17.

22. H. Koukouli-Chryssanthaki, *Archaiologikon Deltion*, 24 (1969), Chron., p. 348 sq; 40 (1985), p. 263-266; *BCH*, 116 (1992), p. 916 ss.

23. Beševliev, *Untersuchungen*, p. 32.

24. *CIL* III 656; 7347.

25. *CIL* III 12684: *Secundilla Sivi* (*filia*).

26. *BCH*, 18 (1894), p. 424, n° 6; M. G. Dimitsas, *Ἡ Μακεδονία ἐν λίθοις φθεγγομένοις καὶ μνημείοις σωζομένοις*, Athènes, 1896, p. 714, n° 888: *Π. Ἐβούτιος Ποπονιανὸς | τῇ μητρὶ κὲ τῇ ἀδελφῇ Ποπ|νίᾳ Πολλᾷ τῇ ἐπιλεγομένῃ | Δορίδι κὲ Ποπονίᾳ Πουπιλ|λίᾳ τῇ ἐπιλεγομένῃ Νηνα|κούδι κὲ Π. Ἐβουτίῳ Μ|ντανῷ* (Amphipolis; la graphie originale a été respectée).

27. *CIL* III 707 = suppl. II, p. 2328[85], ad n. 707: *Cintis Polulae fil(ius) Sclaporenus sibi et uxori sulae Secu Bithi fil(iae) v(ivus) f(aciendum) c(uravit)*; *BCH*, 56 (1932), p. 377: *Σεκους Φυρμι φείλια.*

28. Thucydide 5, 6, 2.

exemples cités par Beševliev et ses prédécesseurs (Celsus, Montanus, Mucianus, Rufus, etc.), nous aimerions ajouter ce couple de noms que rien ne distingue à première vue des noms gréco-latins les plus courants : Cerdo — Cerdola. Souvent porté par de petites gens, Cerdo (*Κέρδων*) est très fréquent sur toute l'étendue de l'Empire ; on ne peut en dire autant de son dérivé, Cerdola, absent des grandes collections épigraphiques. On se souviendra que la Thrace et tout particulièrement la région de Philippes ont affectionné les noms formés à l'aide du suffixe *-la /-λας*[29]. En outre, le nom simple, Cerdo, est désigné comme indigène par son emploi, deux fois attesté, dans le système onomastique pérégrin[30]. On ne peut manquer dès lors d'être frappé par le parallélisme qui se dessine entre le couple Cerdo — Cerdola, pseudo-latin, et le couple de noms épichoriques Cerzus — Cerzula[31]. Là, comme dans les exemples précédents, la ressemblance phonétique a favorisé la pénétration dans l'onomastique indigène d'éléments importés.

Une telle observation amène à manier avec prudence les résultats bruts des statistiques dressées sur la population de Philippes. La place occupée par les indigènes est sans doute plus importante que ne le laisse apparaître la simple addition des noms reconnus comme indigènes. Les occupants italiens de l'*ager Philippensis* ont en effet fortement contribué à romaniser la population qui s'y trouvait préalablement installée. Les plus sensibles à cette influence furent les autochtones. Dans bien des cas, leur assimilation fut totale, même s'ils ne paraissent pas avoir joué les premiers rôles dans la vie municipale. Il est toutefois un domaine, la religion, où leur présence n'a cessé de se manifester et a pour beaucoup contribué à réaliser une synthèse harmonieuse entre traditions locales et cultes importés (Rosalies ; culte de Liber Pater, de Silvain ou de Vertumnus).

François MOTTAS

---

29. Beševliev, *Untersuchungen*, p. 42 ss.

30. *CIL* III 688: [*C*]*erdo Rascil*[*ae* (*filius*)]; *BCH*, 56 (1932), p. 225: *Cerdo Cassi* fil(*ius*).

31. *BCH*, 47 (1923), p. 64 ss., n° 24: *Cerzus Dininithi* (*filius*); *CIL* III 703 = *BCH*, 24 (1900), p. 312 ss., n° 4: *Bithicenthus Cerzulae* (*filius*).